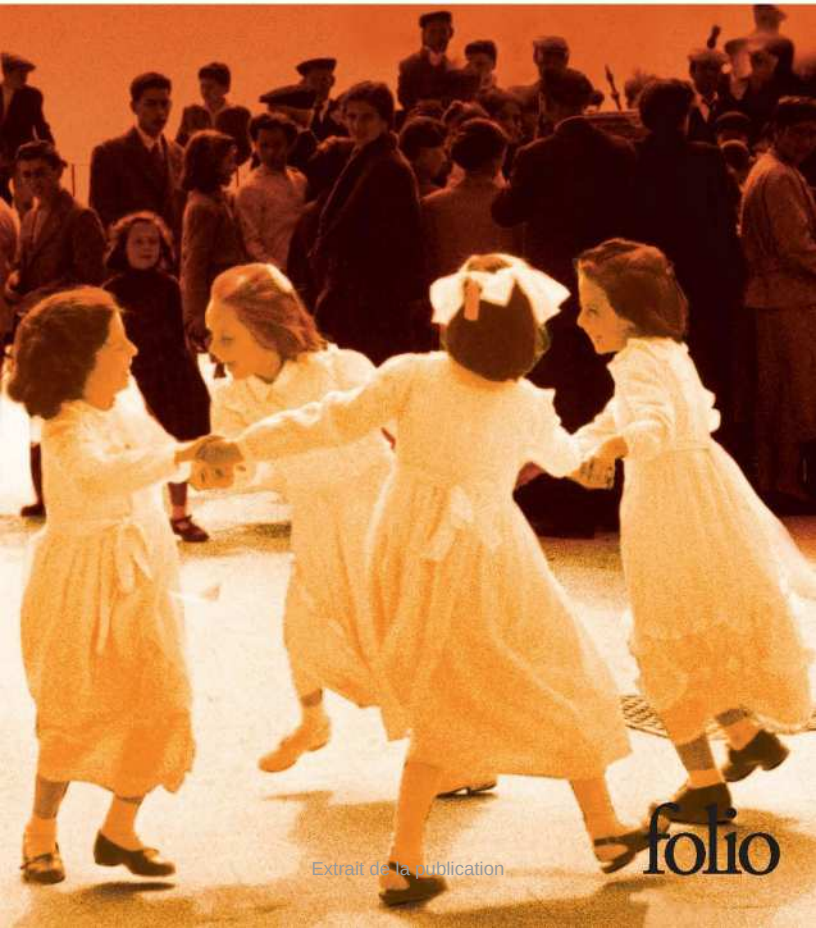
Mario Vargas Llosa

Le Paradis
– un peu plus loin



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

Mario Vargas Llosa

Le Paradis

— un peu plus loin

Traduit de l'espagnol (Pérou)
par Albert Bensoussan
avec la collaboration d'Anne-Marie Casès

Gallimard

Titre original :

EL PARAÍSO EN LA OTRA ESQUINA

© Mario Vargas Llosa, 2003.
© Éditions Gallimard, 2003, pour la traduction française.

Né en 1936 au Pérou, Mario Vargas passe une partie de son enfance en Bolivie. Dès l'âge de quatorze ans, il est placé à l'Académie militaire Leoncio Prado de Lima qui lui laisse un sinistre souvenir. Parallèlement à ses études universitaires, il collabore à plusieurs revues littéraires et, lors d'un bref passage au Parti communiste, découvre l'autre visage du Pérou. Il se lance dans le journalisme comme critique de cinéma et chroniqueur. Il obtient une bourse et part poursuivre ses études à Madrid où il obtient son doctorat en 1958. L'année suivante, il publie un recueil de nouvelles très remarqué, *Les caïds*, et s'installe à Paris. Il écrit de nombreux romans, couronnés par des prix littéraires prestigieux. Devenu libéral après la révolution cubaine, il fonde un mouvement de droite démocratique et se présente aux élections présidentielles de 1990, mais il est battu au second tour. Romancier, essayiste, critique, Mario Vargas Llosa est considéré comme l'un des chefs de file de la littérature latino-américaine.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À Carmen Balcells
l'amie de toute ma vie

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Que serions-nous donc sans le secours de ce qui n'existe pas ? »

PAUL VALÉRY
Petite lettre sur les mythes

Extrait de la publication

I

FLORA À AUXERRE

Avril 1844

Elle ouvrit l'œil à quatre heures du matin et pensa : « C'est aujourd'hui que tu commences à changer le monde, Florita. » Nullement inquiète à la perspective de mettre en marche le mécanisme qui, au bout de quelques années, devait transformer l'humanité en faisant disparaître l'injustice. Elle se sentait tranquille et avec assez de force pour affronter les obstacles qui surgiraient sur son passage. Comme ce soir-là à Saint-Germain, dix ans plus tôt, lors de sa première réunion avec des saint-simoniens, où, en entendant Prosper Enfantin décrire le couple-messie qui rachèterait le monde, elle s'était promis à elle-même : « La femme-messie, ce sera toi. » Pauvres saint-simoniens, avec leurs hiérarchies délirantes, leur amour fanatique de la science et leur idée qu'il suffisait de remettre le gouvernement entre les mains des industriels et d'administrer la société comme une entreprise pour atteindre le progrès ! Tu les avais laissés bien loin en arrière, Andalouse.

Elle se leva, fit sa toilette et s'habilla, sans hâte. La veille au soir, après la visite que lui avait

Extrait de la publication

rendue le peintre Jules Laure pour lui souhaiter bonne chance dans sa tournée, elle avait fini de boucler ses valises et, aidée de Marie-Madeleine, la domestique, et de Noël Taphanel, l'homme à tout faire, les avait descendues au pied de l'escalier. Elle se chargea personnellement du sac contenant les exemplaires nouvellement imprimés de *L'Union ouvrière* ; elle dut s'arrêter toutes les quelques marches pour reprendre son souffle, tant le poids était rude. Quand la voiture arriva devant son domicile de la rue du Bac pour la conduire à l'embarcadère, Flora était debout depuis des heures.

Il faisait encore nuit noire. On avait éteint les becs de gaz aux carrefours et le cocher, emmitouflé dans sa capote qui ne laissait que ses yeux à découvert, excitait les chevaux en faisant siffler son fouet. Elle entendit sonner les cloches de Saint-Sulpice. Les rues, sombres et solitaires, prenaient pour elle un air fantomatique. Mais sur les berges de la Seine l'embarcadère grouillait de passagers, de marins et de portefaix à l'heure du départ. Elle entendit des ordres et des exclamations. Quand le bateau leva l'ancre, en traçant un sillage d'écume dans les eaux grises du fleuve, le soleil brillait dans un ciel de printemps et Flora prenait un thé chaud dans sa cabine. Sans perdre de temps, elle nota dans son journal : 12 avril 1844. Et se mit aussitôt à étudier ses compagnons de voyage. Ils arriveraient à Auxerre à la nuit tombante. Douze heures pour enrichir tes connaissances sur les pauvres et les riches dans cet échantillonnage fluvial, Florita.

Peu de bourgeois étaient du voyage. Bon nombre de marins des bateaux qui apportaient à Paris des produits agricoles de Joigny et d'Auxerre retournaient à leur port d'attache. Ils entouraient leur patron, un quinquagénaire bourru, rouquin et poilu, avec qui Flora eut une amicale conversation. Assis sur le pont au milieu de ses hommes, à neuf heures du matin il donna à chacun du pain à volonté, sept ou huit radis, une pincée de sel et deux œufs durs ; et dans un pot d'étain qui circula de main en main, du vin du pays. Ces mariniers gagnaient un franc et demi par journée de travail, et durant le long hiver ils avaient du mal à survivre ; leur travail sur le pont était dur à l'époque des pluies. Mais, dans le rapport de ces hommes avec leur patron, Flora ne remarqua aucune servilité, à la différence de ces marins anglais qui osaient à peine regarder leur chef dans les yeux. À trois heures de l'après-midi, le patron leur servit le dernier repas du jour : jambon, fromage et pain, qu'assis en cercle ils mangèrent en silence.

Au port d'Auxerre, elle mit un temps infini à débarquer ses bagages. Le serrurier Pierre Moreau lui avait réservé un hôtel vétuste du centre-ville, où elle arriva au petit matin. Tandis qu'elle déballait ses affaires, le jour se levait. Elle se mit au lit, en sachant qu'elle ne fermerait pas l'œil. Mais, pour la première fois depuis longtemps, les quelques heures qu'elle passa étendue à regarder s'intensifier la clarté à travers ses rideaux de cretonne, elle interdit à son imagination de courir autour de sa mission, de l'humanité douloureuse

ou des travailleurs qu'elle recruterait pour l'Union ouvrière. Elle songea à la maison où elle était née, à Vaugirard, à la périphérie de Paris, un quartier peuplé de ces bourgeois qu'elle détestait maintenant. Te rappelais-tu cette vaste maison confortable, aux jardins soignés, à la domesticité affairée, ou bien plutôt les descriptions que t'en faisait ta mère, quand vous n'étiez plus des riches, mais de pauvres gens, et que l'épouse abandonnée se berçait de souvenirs flatteurs pour se consoler des gouttières, de l'étroite promiscuité et de la laideur des deux petites pièces de la rue du Fouarre ? C'est là qu'elles avaient trouvé refuge, après que les autorités leur avaient ravi la maison de Vaugirard en alléguant que le mariage de tes parents, célébré à Bilbao par un curaillon français expatrié, n'avait aucune valeur, et que don Mariano Tristán, Espagnol du Pérou, était citoyen d'un pays avec lequel la France était en guerre.

Ta mémoire, Florita, n'avait probablement retenu de ces premières années que ce que ta mère t'avait raconté. Tu étais trop petite pour te souvenir des jardiniers, des bonnes, des fauteuils recouverts de soie et de velours, des lourdes tentures et de la vaisselle d'argent, d'or, de cristal et de faïence peinte à la main qui ornaient le salon et la salle à manger. Mme Tristan trouvait dans le passé glorieux de Vaugirard une évasion à la pénurie et aux misères de la malodorante place Maubert, grouillante de mendiants, de vagabonds et de gens de mauvaise vie, et à cette rue du Fouarre pleine de tavernes, où tu avais passé des

Extrait de la publication

années d'enfance qu'assurément tu te rappelais fort bien. Monter et descendre les seaux d'eau, descendre et monter les sacs d'ordures. Craignant de croiser, dans le petit escalier raide au bois vermoulu et grinçant, ce vieil ivrogne au visage aviné et au nez en patate, le père Giuseppe, qui te salissait de son regard et, parfois, te pinçait. Années de disette et de peur, de faim et de tristesse, surtout quand ta mère sombrait dans une stupeur hébétée, incapable d'accepter son malheur, après avoir vécu comme une reine auprès de son mari — son mari légitime devant Dieu, quoi qu'on en eût pensé —, don Mariano Tristán y Moscoso, colonel des Armées du roi d'Espagne, mort prématurément d'une apoplexie foudroyante le 4 juin 1807, alors que tu n'avais que quatre ans et deux mois.

Il était également improbable que tu te souviennes de ton père. Le visage plein, les épais sourcils et la moustache retroussée, le teint légèrement rosé, les mains baguées, les longues rouflaquettes grises du don Mariano que tu revoyais n'étaient pas ceux du père en chair et en os qui te prenait dans ses bras pour aller voir les papillons butiner les fleurs du jardin de Vaugirard et, parfois, condescendait à te donner le biberon, ce monsieur qui passait des heures dans son bureau à lire les chroniques de voyageurs français au Pérou, ce don Mariano à qui venait rendre visite le jeune Simón Bolívar, futur Libérateur du Venezuela, de la Colombie, de l'Équateur, de la Bolivie et du Pérou. C'étaient ceux du portrait que ta mère avait sur sa table de chevet dans le petit

Extrait de la publication

appartement de la rue du Fouarre. C'étaient ceux des portraits à l'huile de don Mariano que possédait la famille Tristán dans sa maison de Santo Domingo, à Arequipa, et que tu avais passé des heures à contempler jusqu'à te convaincre que ce monsieur de belle allure, élégant et prospère, était ton géniteur.

Les premiers bruits du matin s'élevaient dans les rues d'Auxerre. Flora savait qu'elle ne dormirait plus. Ses rendez-vous commençaient à neuf heures. Elle en avait pris plusieurs, grâce au serrurier Moreau et aux lettres de recommandation du bon Agricol Perdiguier, à ses amis des sociétés ouvrières de secours mutuel de la région. Tu avais le temps. Encore un moment au lit te donnerait des forces pour être à la hauteur des circonstances, Andalouse.

Que se serait-il passé si le colonel don Mariano Tristán avait vécu encore de longues années ? Tu n'aurais pas connu la pauvreté, Florita. Grâce à une bonne dot, tu serais mariée à un bourgeois et tu vivrais peut-être dans une belle villa entourée de jardins, à Vaugirard. Tu ignorerais ce que c'est que d'aller au lit les boyaux tordus par la faim, tu ne connaîtrais pas le sens de concepts tels que discrimination et exploitation. L'injustice serait pour toi un mot abstrait. Mais peut-être tes parents t'auraient-ils donné de l'instruction : tu aurais fréquenté des collèges, tu aurais eu des professeurs, un précepteur. Encore que rien ne fût moins sûr : une jeune fille de bonne famille n'était éduquée que pour décrocher un mari, devenir une bonne mère et une maîtresse de mai-

Extrait de la publication

son accomplie. Tu ignorerais toutes ces choses que tu avais dû apprendre par nécessité. Bon, c'est vrai, tu ne ferais pas ces fautes d'orthographe qui t'ont fait honte toute ta vie, et sans doute aurais-tu lu plus de livres que tu n'en as lu. Tu aurais passé ces années-là occupée par ta toilette, à soigner tes mains, tes yeux, tes cheveux, ta taille, à mener une vie mondaine : fêtes, bals, théâtres, goûters, excursions et coquetteries. Tu serais un parasite enkysté dans ton beau mariage. Tu n'aurais jamais éprouvé la curiosité de savoir comment était le monde au-delà de cette enclave où tu vivrais confinée, à l'ombre de tes parents, de ton époux, de tes enfants. Machine à enfanter, esclave heureuse, tu irais à la messe le dimanche, tu communierais les premiers vendredis du mois et serais, à ton âge de quarante et un ans, une matrone bien en chair avec une passion irrésistible pour le chocolat et les neuvaines. Tu ne serais pas allée au Pérou, tu n'aurais pas connu l'Angleterre, ni découvert le plaisir dans les bras d'Olympe, ni rédigé, malgré ton orthographe défaillante, les livres que tu as écrits. Et, bien entendu, tu n'aurais jamais pris conscience de l'esclavage des femmes ni n'aurais eu l'idée que, pour se libérer, il était indispensable qu'elles s'unissent aux autres damnés de la terre afin de mener à bien une révolution pacifique, aussi importante pour l'avenir de l'humanité que l'apparition du christianisme voici mille huit cent quarante-quatre ans. « Il vaut mieux que tu sois mort, mon cher papa », rit-elle en sautant du lit. Elle n'était pas fatiguée. Depuis vingt-quatre heures elle n'avait pas éprouvé de douleurs

Extrait de la publication

au dos ni à la matrice, ni senti l'hôte froid dans sa poitrine. Tu te sentais d'excellente humeur, Florita.

La première réunion, à neuf heures du matin, eut lieu dans un atelier. Le serrurier Moreau, qui devait l'accompagner, avait dû s'absenter précipitamment d'Auxerre à la suite d'un deuil dans sa famille. À toi de jouer, donc, Andalouse. Conformément à ce qui était convenu, elle était attendue par une trentaine de membres d'une des sociétés nées de l'éclatement des mutualistes d'Auxerre et qui portait le joli nom de « Devoir de Liberté ». Il n'y avait presque que des cordonniers. Regards méfiants, gênés, moqueurs pour certains, car c'était une femme qui leur rendait visite. Elle était habituée à ce genre d'accueil depuis que, quelques mois plus tôt, elle avait commencé d'exposer, à Paris et à Bordeaux, devant de petits groupes, ses idées sur l'Union ouvrière. Elle leur parla d'une voix qui ne tremblait pas, démontrant une plus grande assurance qu'elle n'en avait. La méfiance de son auditoire se dissipa au fur et à mesure qu'elle leur expliquait comment, en s'unissant, les ouvriers verraient satisfaites leurs revendications — droit au travail, éducation, santé, conditions décentes d'existence — tandis que, en ordre dispersé, ils seraient toujours maltraités par les riches et les puissants. Ils approuvèrent tous quand, à l'appui de ses idées, elle cita le livre controversé de Pierre Joseph Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?* qui, depuis son apparition quatre ans plus tôt, avait tant fait parler de lui à Paris en raison de son affirmation catégo-

Extrait de la publication

rique : « La propriété c'est le vol ». Deux hommes dans l'assistance, qui lui semblèrent fouriéristes, étaient venus l'attaquer, avec des arguments que Flora avait déjà entendus de la bouche d'Agricol Perdiguier : si les ouvriers devaient déduire quelques francs de leur salaire misérable pour payer leur cotisation à l'Union ouvrière, comment rapporteraient-ils un croûton de pain à leurs enfants affamés ? Elle répondit à toutes leurs objections avec patience. Elle crut que, sur ce point des cotisations au moins, ils se laissaient convaincre. Mais leur résistance fut plus tenace sur le problème du mariage.

— Vous attaquez la famille et vous voulez qu'elle disparaisse. Ce n'est pas chrétien, madame.

— Ça l'est, ça l'est, répondit-elle, sur le point de se fâcher, mais elle se radoucit. Ce qui n'est pas chrétien, c'est qu'au nom de la sainteté de la famille un homme s'achète une femme, la transforme en pondeuse d'enfants, en bête de somme et, par-dessus le marché, la roue de coups chaque fois qu'il boit un coup de trop.

Comme elle les vit écarquiller les yeux, déconcertés de ce qu'ils entendaient, elle leur proposa d'abandonner ce sujet, et d'imaginer plutôt ensemble les bénéfices qu'apporterait l'Union ouvrière aux paysans, artisans et travailleurs comme eux. Ils pourraient, par exemple, fermer les yeux et contempler les Palais ouvriers. Dans ces bâtiments modernes, aérés, propres, leurs enfants recevraient de l'instruction, leur famille pourrait se soigner avec de bons médecins et de bonnes infirmières si besoin était, ou en cas d'accidents

du travail. Et ils se retireraient dans ces résidences accueillantes pour se reposer quand ils auraient perdu leurs forces ou qu'ils seraient trop vieux pour l'atelier. Les regards opaques et fatigués qui se fixaient sur elle s'animèrent et se mirent à briller. Cela ne valait-il pas la peine, pour y parvenir, de sacrifier sur leur salaire une petite cotisation ? Quelques-uns acquiescèrent.

Combien parmi eux étaient ignorants, sots, égoïstes ! Elle le découvrit quand, après avoir répondu à leurs questions, elle se mit à les interroger. Ils ne savaient rien, manquaient de curiosité et se contentaient de leur vie animale. Consacrer une part de leur temps et de leur énergie à lutter pour leurs frères et sœurs leur passait au-dessus de la tête. L'exploitation et la misère les avaient rendus stupides. Ils donnaient parfois raison à Saint-Simon, Florita : le peuple était incapable de se sauver lui-même, seule une élite y parviendrait. Ils étaient même pétris de préjugés bourgeois ! car ils avaient du mal à accepter que ce soit une femme — une femme ! — qui les exhortât à l'action. Les plus éveillés et bavards étaient d'une arrogance insupportable — ils prenaient des airs d'aristocrates — et Flora dut faire un effort pour ne pas exploser. Elle s'était juré de ne pas prêter le flanc, pas une seule fois, toute l'année que durerait cette tournée en France, à ceux qui l'avaient surnommée « Madame-la-Colère », Jules Laure et ses amis, à cause de ces crises de rage qui la prenaient. Au bout du compte, les trente cordonniers promirent d'adhérer à l'Union ouvrière et de rapporter ce qu'ils

Extrait de la publication

LES ENJEUX DE LA LIBERTÉ.

UN BARBARE CHEZ LES CIVILISÉS (« Arcades », *n° 54*).

LES CAHIERS DE DON RIGOBERTO (« Folio », *n° 3343*).

L'UTOPIE ARCHAÏQUE. José María Arguedas et les fictions de l'indigénisme.

JOLIS YEUX, VILAINS TABLEAUX (« Le Manteau d'Arlequin, nouvelle série »).

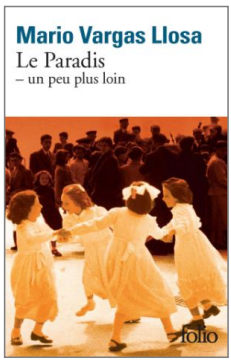
LETTRES À UN JEUNE ROMANCIER (« Arcades », *n° 61*).

LA FÊTE AU BOUC (« Folio », *n° 4022*).

LE PARADIS – UN PEU PLUS LOIN (« Folio », *n° 4161*).

LE LANGAGE DE LA PASSION. CHRONIQUES DE LA FIN DU SIÈCLE, 2005.

Extrait de la publication



Le Paradis — un peu plus loin
Mario Vargas Llosa

Cette édition électronique du livre
Le Paradis — un peu plus loin de Mario Vargas Llosa
a été réalisée le 29 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070429295 - Numéro d'édition : 238363).
Code Sodis : N50243 - ISBN : 9782072452581
Numéro d'édition : 233011.

Extrait de la publication